



Grupo de Investigación
Historia Militar

Bouvines (1214) et Crécy (1346) L'évolution de l'emploi du cavalier et du fantassin dans la manœuvre



Bataille de Bouvines : Philippe face à
Otton *Grandes Chroniques de France*,
XIV^e siècle.

Pour envisager l'évolution de l'articulation des dispositifs militaires au Moyen Age, il est intéressant de se pencher sur la comparaison entre deux batailles qui représentent des tournants dans la culture tactique française : Bouvines en 1214 et Crécy en 1346. Deux batailles qui opposent les mêmes belligérants : les royaumes de France et d'Angleterre. A cette période, la situation de l'Europe occidentale est dominée par la lutte acharnée entre ces deux puissances. Sous Philippe Auguste, la bataille de Bouvines (27 juillet 1214) se déroule peu après la victoire de La Roche aux Moines, du 2 juillet 1214, obtenue par le prince Louis, fils du roi capétien. L'affrontement de Bouvines est propice à mettre un terme à la guerre franco-anglaise (1202-1214) et permet l'extension du territoire français en conquérant la

Flandre. Elle ôte alors tout espoir à Jean sans Terre (1166-1216) de regagner ses territoires perdus en Normandie. Au niveau politique, cette victoire joue un rôle primordial dans le développement de l'autorité du royaume de France, en confirmant la souveraineté de la couronne sur les terres angevines, bretonnes et normandes. Un siècle plus tard, après le décès de Charles IV dernier descendant direct de la branche des capétiens, le conflit franco-anglais reprend et s'amplifie avec la querelle de succession pour le trône de France. C'est le début de la Guerre de Cent ans. Les tensions politiques et militaires se succèdent jusqu'en 1453 : la France veut conserver son trône et tenter de contenir les ambitions territoriales de l'Angleterre, tandis que cette dernière réclame l'indépendance à l'égard de la France tout en souhaitant s'emparer de cette couronne. A travers ces deux événements, nous pouvons mener une étude comparée sur l'essor de l'emploi de la cavalerie et son implication sur le rôle nouveau laissé à l'infanterie dans l'armée pour en dégager éventuellement les enseignements tactiques dans la bataille au Moyen Age.

Les mutations politiques et militaires influencent indubitablement le déroulement de la guerre dans le jeu des stratèges et l'art tactique du combat. Ainsi, ces batailles sont-elles remarquables en terme d'action tactique ? Quelles sont les évolutions tactiques notables de l'art du combat que nous pouvons tirer de ces deux illustres batailles ?

Pour cela, il sera intéressant d'étudier l'évolution de l'armée dans le royaume de France et en trompe-l'œil, celle de l'Angleterre, pour essayer de comprendre les raisons qui firent la gloire de la cavalerie française à Bouvines mais qui provoquèrent son infortune dans une terrible humiliation en 1346 à Crécy, du fait de la remise en question du rôle joué par fantassin dans la bataille. Ces deux batailles nous permettront alors d'identifier les évolutions techniques qui ont modifié l'équilibre de la formule capacitaire tactique.¹

¹ Meilleur parti tiré d'un équilibre capacitaire entre moyens, organisation, doctrine et formation.

* *
*

L'évolution de l'organisation des armées du royaume de France

La cavalerie, entre chevalier et sergent

Au XVIII^e siècle, l'empereur Frédéric II de Prusse affirme que « *la parure de l'empire et notre puissance résident spécialement dans la multitude de chevaliers* ». Nous pouvons transposer cette réflexion pour le royaume de France des siècles auparavant. Tout au long du Moyen Age, malgré l'absence d'armée professionnelle, l'objectif est de consolider la force de la cavalerie au cœur de la stratégie. L'armée des Francs est constituée en grande partie d'une cavalerie d'élite, de chevaliers hardis, venus de tout le royaume, bien équipés, anciens croisés, fidèles à leur roi. Peu importe leur rang dans la hiérarchie féodale, les chevaliers sont issus pour la plupart d'une classe sociale élevée car ils devaient être accompagnés de plusieurs chevaux et d'écuyers. Devant appliquer les codes et vivre selon les valeurs de la chevalerie², ils étaient recrutés selon les *Scripta de feodis* ce qui permettait au roi de disposer d'une liste de nom pour l'*Ost*. Mais, pour les souverains, le recrutement rencontre des problèmes lorsque les chevaliers refusent de se déplacer du fait de la distance avec le lieu du ralliement des effectifs pour la bataille. Ainsi, afin d'amoindrir le nombre de défections, les souverains augmentent les soldes ou donnent un *fief-rente* aux hommes qu'ils estiment valeureux.

De plus, au Moyen Age, la cavalerie intègre dans ses effectifs des sergents à cheval. A priori issue de la petite noblesse des *vavasseurs* ou de simples amateurs d'équitation, ils ne sont ni des écuyers ni des chevaliers. Contrairement à ces derniers, leur équipement est moins coûteux et ils disposent de moins de chevaux. Lors de la bataille de Bouvines, ce sont eux qui préparèrent le terrain pour les chevaliers. Mais il pouvait arriver que dans le cadre d'autres batailles, ils soient insérés au corps de la chevalerie pour bénéficier d'une plus grande force de choc. Ainsi, la structure de la fine fleur de l'armée franque se perfectionne au cours de cette période.

L'infanterie, entre mercenaires et miliciens

Les mercenaires sont des professionnels de la guerre, considérés comme dénués d'honneur et jouissant d'une très mauvaise réputation. Ils sont toutefois d'une grande valeur militaire. A Crécy, Philippe VI dispose d'arbalétriers gènois qui lui furent d'une aide importante malgré la défaite. Néanmoins, ces mercenaires sont employés avec modération pour éviter d'effrayer excessivement les populations. A *contrario*, les Anglais les utilisent beaucoup plus ; comme l'incorporation dans leur armée des Gallois qui combattent sans armures et avec des bâtons. A ces hommes s'ajoutent les miliciens qui sont mis à disposition par les villes, les villages et les abbayes. Créées avec l'essor des communes et des villes libres sous Philippe Auguste, ces milices urbaines ont peu d'expériences militaires mais s'avèrent utiles pour grossir les effectifs. Nous pouvons suggérer que le rôle des milices sur

² Jean de Salisbury (1115-1180), dans *Policraticus*, résuma le code de chevalerie en ces termes : "Protéger l'Église, combattre la trahison, vénérer le sacerdoce, soulager les pauvres de l'injustice, pacifier le pays".

le champ de bataille de Bouvines est considéré comme étant à l'époque la première grande manifestation du sentiment patriotique³.

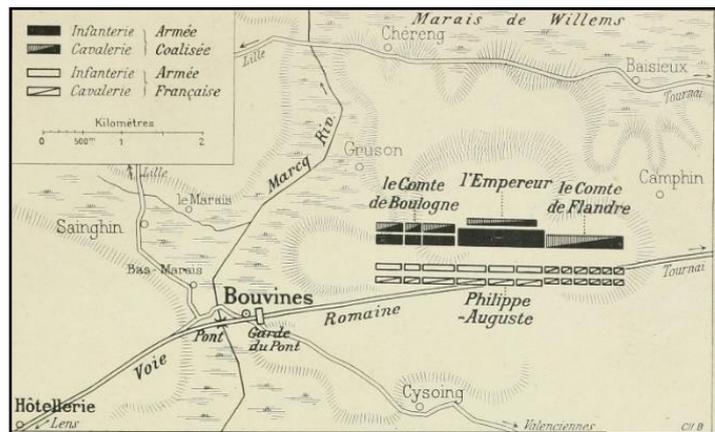
Comment déployer alors toutes ces forces armées dans le combat ? Comment les rendre efficaces et percutantes dans la bataille ? Comment mener une tactique en s'adaptant à l'évolution des armes et de l'organisation des armées ?

De la glorieuse cavalerie de Philippe II à la déroute de celle de Philippe VI

Bouvines : l'écrin de l'essor de la chevalerie

Au XIII^e siècle, le cœur battant de l'armée du royaume de France est la chevalerie. Sa force de choc se révèle au moment de la bataille de Bouvines, sous le règne de Philippe Auguste. Le 27 juillet 1214, cet illustre événement du royaume glorifie la chevalerie. Le combat oppose les troupes⁴ de Philippe II Auguste composées de 25 000 hommes, chevaliers et miliciens compris, à celles des coalisés, constituées de 40 000 combattants, disposées en trois colonnes. Le dispositif militaire des coalisés se dessine de cette façon : les Anglais sous le commandement du comte de Boulogne sur l'aile droite, l'empereur Otton IV au centre et les Flamands sur l'aile gauche, avec à leur tête le comte Ferrand de Flandre.

Philippe Auguste, constatant qu'il a un rapport de force nettement inférieur à son adversaire, fait le choix de miser sur la ruse. Le roi est conseillé par l'évêque de Senlis, Monseigneur Guérin, qui se révèle être supérieur en pensée tactique face aux Anglais. Ayant observé le terrain lors de son avancée, il fait mine de replier ses troupes en direction de Lille. Otton pense qu'il veut éviter la bataille et relâche donc sa vigilance. Le roi de France choisit d'enclaver ses troupes entre un étang sur sa droite et un bois sur sa gauche ; deux zones où l'on ne peut envisager ni combattre ni établir un champ de bataille : un véritable entonnoir et un incontestable point



Auteur inconnu, plan de la bataille de Bouvines, 1214.

stratégique pour équilibrer le rapport de force, l'armée française, après une pause, se retourne brusquement. Ce n'est pas l'arrière-garde mais l'ensemble de l'armée du roi qui défie alors la coalition. La chevalerie française se déploie en ligne, et sur cette ligne, l'infériorité numérique est effacée. Une surprise tactique qui marche à la perfection. L'armée d'Otton, en effet, n'a plus l'espace nécessaire pour déployer ses effectifs, son surnombre s'avère alors un désavantage. Entravée dans ses manœuvres, devenue bien trop nombreuse du fait du terrain pour ne pas être obligée de se gêner, puis de se piétiner, elle subit le retournement. A midi, ce 27 juillet, les deux armées se battent sur un front de 1,5 km de largeur. Nous sommes un dimanche, la *trêve de Dieu* n'est pas respectée pour la

³ BLIER Gérard, *Les grandes batailles de l'histoire de France*, Economica, Lonrai, 2009.

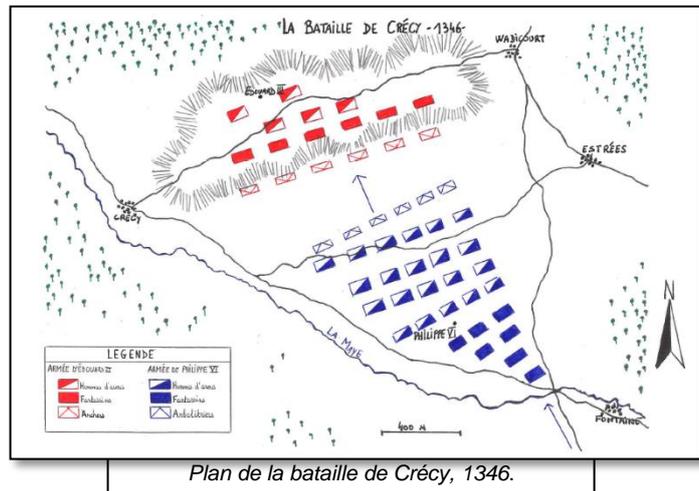
⁴ L'armée de Philippe Auguste est en sous-effectif dû à l'envoi de troupes à la Roches aux Moines pour soutenir Louis le fils du roi.

première fois depuis presque 200 ans. Le chroniqueur anglais Roger de Wendover⁵ nous rapporte que seul le comte de Boulogne essaie en vain de décourager ses alliés de combattre ce jour-là.

Tout au long de cette journée, le combat fut longtemps indécis. Mais sur le flanc gauche, les forces coalisées cèdent face à la pression de la chevalerie qui conserve l'avantage sur ce flanc. Mais au centre et sur l'aile droite, l'issue est toujours incertaine. Ce n'est que lorsque la ligne française parvient à enfoncer le dispositif impérial que la victoire sourit enfin aux français car cette manœuvre déclencha alors le repli d'Otton et des Anglais. Le récit épique de la victoire de la chevalerie franque qui va perdurer dans la transmission orale est un marqueur du début du développement du sentiment national. Le prestige de Jean sans Terre, comme celui d'Otton, s'en trouve amoindri. Cette bataille confirme l'importance de la place de la chevalerie dans un combat de grande envergure. En effet, l'enjeu était de taille car les coalisés s'étaient déjà répartis les territoires du royaume de France en prévision de la défaite ou de la mort de Philippe Auguste. Les forces morales de la chevalerie conscients de ce risque ont décuplé leur courage pour se battre avec ardeur jusqu'au bout et protéger leur roi.

Crécy : la débâcle de la chevalerie du roi Philippe VI de Valois

Un siècle plus tard, le 26 août 1346, dans la Somme se déroule la sanglante défaite de Philippe VI contre Edouard III. Après avoir débarqué en Normandie et être passés près de Paris, le chroniqueur Jean le Bel⁶ relate que les Anglais se postèrent en position défensive en haut de la pente de Crécy. Selon la chronique de Gilles le Muisit⁷, contemporain des événements, au vu de la grande fatigue de son armée (50 000 hommes), Philippe VI ordonne



de réorganiser ses troupes avant la bataille en attendant que la logistique progresse. Mais, les Français sont affamés, la noblesse de la chevalerie marque son impatience d'en découdre et forcent le roi à débiter les hostilités. Ils attaquent, le soleil dans les yeux, handicap crucial au début de l'offensive qui s'ajoute à d'autres facteurs négatifs pour l'armée franque, comme le sol détrempé à la suite d'orages qui gêne la mobilité de la cavalerie. Face au soleil, l'esprit chevaleresque doit s'incliner devant la souplesse des troupes du roi d'Angleterre. La force d'Edouard III comprend de 8 000 à 12 000 hommes, dont environ 3/4 d'archers. Ceux-ci sont protégés par une rangée de pieux et sont appuyés par la cavalerie. Entraîné, discipliné, le corps d'archers constitue le noyau de l'armée mais aussi sa force de frappe. L'historien Henri de Wailly commente ainsi cette nouveauté :

⁵ Roger de Wendover (décédé le 6 mai 1236), probablement originaire de Wendover, dans le Buckinghamshire, était le premier d'une longue série de chroniqueurs importants anglais du XIII^e siècle qui ont travaillé à Saint-Alban. Son œuvre la plus connue est *Flores Historiarum* (*Les Fleurs de l'Histoire*).

⁶ *Chronique de Jean le Bel*, édition Viard et Déprez, t.II.

⁷ *Chronique et annales de Gilles le Muisit*, abbé de Saint-Martin de Tournai (1272-1352). Publiées pour la société de l'histoire de France par Henri Lemaître.

“L’arc n’est pas en soi une arme neuve, mais l’utilisation concentrée qu’en font maintenant les Anglais procure une puissance d’arrêt dont personne, jusqu’ici, n’avait idée. Si chaque projectile, relativement léger et peu puissant, pénètre rapidement les cuirasses, il travers les cottes de mailles et les plaques de cuir bouilli. Tirées en gerbes denses et continues et s’abattant en nappes, ces milliers de flèches aveuglent l’adversaire, le clouent sur place, ses chevaux sous lui, vaincu avant même d’avoir pu s’approcher. Sur le continent, cette archerie sera une surprise complète”⁸.



Pinturas y códices de la Edad Media – p. 27
Foro Militar e Historia Militar el Gran Capitán.

Face à tous ces éléments, la désorganisation de l’armée française sonne la retraite pour beaucoup de chevaliers et signe l’effondrement de l’armée à cause d’une mauvaise transmission des ordres pour la manœuvre. L’état d’esprit empreint de confiance au début de la bataille est réduit à néant par les tirs anglais et conduit alors à la déroute française et tout particulièrement à celle du roi avec son escorte, ce qui permet aux Anglais de partir à la chasse aux Français. Le bilan de la bataille est terrible pour le royaume : 1 500 chevaliers et des milliers de gens d’armes tombèrent sur le champ de bataille⁹. Dans ce

combat, il est inutile d’essayer de tirer des enseignements subtils en terme de tactique car c’est avant tout un choc frontal de la cavalerie qui dégénère en un chaos total entre ces deux armées. Edouard III profite de cette victoire et de l’affaiblissement de son ennemi pour assiéger Calais et s’en emparer le 4 juillet 1347.

La remise en question de la place des fantassins au XIVe siècle

Crécy : le rôle clef des fantassins pour la victoire

A Crécy, le rôle premier est donné aux archers. Avant le combat, les Anglais sont parvenus à prendre leur position et à se retrancher pour utiliser au mieux le terrain et mettre en valeur le rôle des fantassins dans le combat. Edouard III prend le temps de réorganiser sa défensive ce qui concède à l’armée anglaise davantage de mobilité et une meilleure préparation après avoir pratiquées l’*endenture*¹⁰. Pour les Anglais, le rôle des archers est d’une grande importance pour remonter le moral des troupes car ils sont en infériorité numérique face à trois corps d’armées français en avantage tactique au départ. Edouard III choisit de faire venir les Français jusqu’à lui pour provoquer une désorganisation des corps d’armées de Philippe VI. Les archers sont placés devant le



Jean Froissart, *Chroniques*, BnF, fr2643, f° 165 v°

⁸ WAILLY (de) Henri, *Crécy : 1346 : autopsie d’une bataille*, La

⁹ Les Anglais tuent plutôt que de demander une rançon rompa

¹⁰ L’*endenture* : vérification de l’état de l’équipement.

reste des troupes et peuvent agir au mieux. De ce fait, la liberté de manœuvre est décuplée par le reste de l'armée qui peut protéger les archers en cas de menace. La tactique anglaise a pour but de mettre en place un mur de flèches afin de briser l'élan de la cavalerie française, en profitant du fait que les archers du roi et les arbalétriers ne peuvent manœuvrer efficacement. En effet, la fureur des chevaliers causée par la fatigue, la faim et leur honneur qui leur dicte d'être les premiers à combattre pour bouter de l'Anglais les amènent à tailler en pièce et à fouler leurs propres troupes de fantassins avant d'attaquer. Leur charge désordonnée ne marque aucun effort cohérent susceptible de créer une brèche dans le dispositif anglais pour le disloquer et cette erreur tactique fragilise leur propre dispositif.

Crécy : fantassins archers versus fantassins arbalétriers

De plus, pour les Français, le problème est multiplié par le temps de tirs des arbalétriers qui est nettement inférieur à celui des archers anglais, soit l'équivalent d'un carreau pour six flèches. En conséquence, les arbalétriers gènois ne parviennent pas à envoyer leur traits, gênés par les chevaliers de leur propre armée et par la pluie qui fragilise leur matériel : les cordes auraient été détendues à cause de l'humidité. Mal protégés par les fantassins arbalétriers, les chevaliers ne parviennent pas à atteindre les lignes anglaises subissant des déluges de flèches ennemis, un très petit nombre de chevaliers entrent en contact avec l'ennemi.

Le rôle du fantassin méprisé

L'incapacité des fantassins à tenir leurs positions et à protéger la cavalerie des rafales de flèches suscite la détérioration de leur notoriété. Le manque de bravoure des mercenaires par leur fuite aggrave également leur réputation. C'est un grand coup dans la renommée de l'armée franque qui s'en trouve affaiblie.

A l'inverse des chevaliers qui ont un code d'honneur, les fantassins ne véhiculent pas une très bonne image au sein du royaume. Même si elle est toujours majoritaire dans l'armée française, l'infanterie tend à décliner à cause de sa mauvaise réputation. Les fantassins sont perçus comme des dangers pour la population, car ces soldats vivent sur le pays lorsque la solde tarde. Les routiers¹¹ laissent donc une image négative dans les territoires où ils sont passés. Au combat, ils sont souvent mal encadrés et ne tiennent pas face aux cavaleries puissamment armées. Toutefois, la défaite française lors de la bataille de Courtrai, en date du 11 juillet 1302 contre les milices flamandes, marque un tournant dans l'infanterie. La déroute des chevaliers devant la piétaille flamande est une démonstration de force du fantassin étranger face à la cavalerie française. Les cavaliers de la fière noblesse française ont été taillé en pièce par des troupes composées essentiellement de gens du peuple qui combattaient à pied. Il faudra cependant attendre la fin du XIVe siècle pour accepter de s'inspirer des modèles d'autres armées et tenter de modifier l'organisation de l'infanterie et faciliter le ravitaillement de ces unités.

C'est au cours du XVe siècle qu'elle retrouve petit à petit sa place en mettant en valeur un bon encadrement et une meilleure tactique dans le combat.

¹¹ Les routiers sont des soldats professionnels qui alternent entre participation soldée à des armées princières et opérations pour leur propre compte. Ils disparaissent avec l'arrivée de la professionnalisation des armées qui deviennent permanentes.

Les mutations techniques induisant à des mutations tactiques

Durant cette période du Bas Moyen Age, on constate une évolution de l'épaisseur des armures. Elles couvrent le corps d'une manière presque totale tout en étant de plus en plus rigide ce qui peut alors gêner le mouvement des chevaliers et des fantassins. Les protections en mailles de fer se généralisent avec les gants, les hauberts ainsi que les heaumes dont le nombre et la solidité s'accroissent. De plus, pour protéger les montures, les armures adaptées aux chevaux se répandent sans distinction entre chevaliers et sergents à cheval. Le poids accumulé des différents équipements du cavalier et de sa monture, multiplié par tout un corps de troupes de chevaliers, décuple de manière considérable la force de choc de l'armée la rendant alors imprévisible et invincible, jusqu'à la bataille de Crécy où la pluie de flèches anglaises trouve la faille dans les armures et anéantit la puissance de la cavalerie.

Du XIIIe au XIVe siècle, on note un accroissement de l'utilisation de l'arbalète. Au départ considérée comme trop dangereuse, elle a été interdite par le concile de Latran II en 1139 pour un usage contre les chrétiens et est à l'origine des renforcements des protections. Les arbalétriers peuvent être des chevaliers ou des fantassins avec généralement un bouclier pour deux hommes.

Après la défaite de Crécy, le désarroi est grand chez les Français. Ces derniers combattent surtout à cheval, et n'ont pas assez d'archers pour contrer leur adversaire. C'est pourquoi, dès 1350, sous Jean II le Bon, une évolution apparaît avec la mise en place d'une cavalerie légère et de d'effectif plus importants d'archers et d'arbalétriers. L'unification et la coordination entre fantassins et cavaliers étaient nécessaires pour manœuvrer et contrer la tactique ennemie grâce à une meilleure coordination dans la manœuvre.

Somme toute, les premiers pas de l'artillerie remontent à Crécy. Les Anglais utilisent pour la première fois les bombardes¹². Ces dernières n'ont qu'un rôle secondaire : peu meurtrières, elles ont une faible portée cependant elles font beaucoup de bruit de sorte que l'impact psychologique chez les Français est conséquent. Tout au long de la Guerre de Cent ans, les canons ont pris de plus en plus de place dans les combats, jusqu'en 1453, où à Castillon, les Français battent les Anglais grâce à leurs canons, signant alors la fin de cette si longue guerre de 116 ans. L'artillerie a ainsi joué un rôle de plus en plus conséquent au fur et à mesure des progrès techniques, surtout sous le règne de Charles VII où le corps d'artillerie français possède vingt-quatre bombardes pour appuyer l'infanterie et la cavalerie dans la manœuvre au combat. Ce développement de l'armement redéfinit en conséquence la place de la cavalerie et de l'infanterie dans la manœuvre qui tendent à se professionnaliser et à se pérenniser.

* *

*

Au regard de ces deux batailles, la tactique questionne sans cesse le rôle de l'infanterie comme de la cavalerie dans le schéma du combat. L'évolution doctrinale constante du fait de l'analyse des défaites et des victoires, permet de comprendre

¹² Nom donné en général aux premières bouches à feu qui tiraient des boulets de pierre et servaient essentiellement pour l'attaque et la défense des villes. Les premières bombardes apparurent en France en 1345 et les Anglais utilisèrent trois « bombardiaux » à la bataille de Crécy (1346).

l'importance de la place de chaque spécificité des armes dans l'ordre de bataille. Par ailleurs, nous pouvons noter que l'évolution de la place de l'infanterie et de la cavalerie est dépendant consubstantiel du développement de l'armement, de l'équipement et du matériel.

Il est intéressant de souligner qu'à Bouvines et à Crécy, c'est le belligérant dont le rapport de force numérique est le plus faible qui obtient la victoire ; sûrement parce que le chef de guerre revoit sa tactique pour être le plus fort dans l'emploi de la ruse et faire basculer l'assurance ennemie dans l'échec, tout en déployant ses forces dans l'armement pour montrer au maximum sa puissance et dissuader son adversaire. Ainsi, l'analyse de l'effort des Anglais, du 26 août 1346, permet d'en dégager leurs choix tactiques et d'expliquer pourquoi ce leur fut une réussite. Plus qu'une défaite, Crécy est une rupture dans la façon de concevoir désormais la manœuvre du fait de la remise en question de l'organisation de l'armée et de son emploi sur un champ de bataille.